

ETRANGER

La nature de la philosophie et son enseignement

Une des difficultés qu'affrontent les étudiants et les professeurs de philosophie est la suivante : à la différence des autres disciplines, la philosophie ne dispose pas d'un corpus immense de connaissances qu'il s'agirait d'acquérir. Cela désoriente l'étudiant comme le professeur de philosophie, dans la mesure où ils n'y rencontrent pas le type de contenu que l'on trouve en histoire, en physique ou en mathématiques : des événements qui doivent être compris ; des lois et des formules ; des théorèmes, des axiomes et des règles. La philosophie voit plutôt s'affronter des opinions opposées, qui ne semblent ne jamais conduire à un consensus minimal. Une telle vision des choses, si elle est sensiblement erronée, est en partie exacte et c'est cette difficulté, que la nature de la philosophie pose à l'enseignement et à la recherche, à laquelle je consacrerai mon article.

La philosophie : un savoir comme un autre ?

Le premier aspect à prendre en compte est le suivant : contrairement à ce que l'on pense souvent, ce en quoi l'histoire, la physique ou la musique intéressent l'historien, le physicien ou le musicologue n'est pas l'ensemble des connaissances apprises sur les bancs de l'école et de l'université mais ce qui vient après : les frontières de la connaissance, ce que l'on sait pas encore sur la civilisation minoenne ou la révolution française, ce qu'on ignore toujours sur l'origine de l'univers ou la nature des quarks, sur la nature du rythme ou de l'harmonie. Toutefois, comme ces frontières sont explorées par un nombre relativement restreint de personnes, généralement durant ou après un doctorat, les gens entretiennent la représentation erronée selon laquelle la physique se réduit aux formules et aux lois que l'on apprend en classe, ils ne perçoivent pas que toute connaissance, comme les arts ou toute autre expression culturelle, est en formation, jamais achevée. Ils ignorent aussi qu'à ses bordures, elle donne lieu à des désaccords, à des discussions confrontant différentes théories, à des tentatives avortées de compréhension de certains phénomènes, etc... tout comme en philosophie. La différence fondamentale est qu'en philosophie nous atteignons très vite les limites de la connaissance car on ne sait pratiquement rien...

Dans ces conditions, que reste-t-il à enseigner en philosophie pendant des années, à l'école puis à l'université ? Ce qui, dans le travail du philosophe, s'il est correctement pratiqué, ressemble à celui de l'historien aux frontières de la connaissance : découvrir des problèmes, tenter de les résoudre, discuter sa solution avec ses collègues. Ceux-ci, s'ils sont en désaccord, proposent des solutions différentes en s'appuyant sur d'autres arguments, en attirant l'attention sur d'autres preuves ou d'autres manières d'interpréter les documents. Le physicien fait de même : il expose de nouvelles théories, essaye de réfuter celles de ses collègues, attire l'attention sur de nouvelles expériences ou réinterprète des expériences déjà connues. Une fois encore : la différence est qu'un physicien, un musicologue ou un historien s'appuie sur une multitude de connaissances tandis que le pauvre philosophe trône sur une frêle planche au milieu d'un océan de doutes et de perplexités.

Cela dit même cette image est trompeuse. Bien que le philosophe ne dispose pas d'un stock immense de connaissances spécifiques, il peut et doit s'appuyer précisément sur les connaissances du musicologue, de l'historien ou du physicien, en fonction de son domaine de spécialisation. On ne peut pas faire de la philosophie de l'art sans rien connaître à l'art, de la philosophie du langage sans avoir aucune notion de linguistique ; il n'est pas possible d'étudier la métaphysique en ignorant tout de la logique, ni la philosophie des sciences sans connaissances scientifiques. Mais, de même que le physicien qui mobilise toutes ses connaissances se creuse la tête, pour résoudre, sans y parvenir, les problèmes compliqués situés aux limites de la physique, le philosophe reste perplexe parce que toutes les connaissances accumulées ne lui permettent pas de régler les problèmes ardues auxquels il s'intéresse.

Il ne faut donc pas s'étonner que la philosophie, par sa nature, provoque tant d'interrogations parmi les étudiants et les professeurs. Une tentation est d'en finir avec elle et de la transformer en une sorte de conversation éthérée de bar, sans le moindre rapport avec la tradition philosophique ; comme si l'on discutait à une table de café de l'origine de l'univers sans avoir aucune connaissance en physique : absurde et irresponsable. La philosophie cède la place à une sociologie et une psychologie de supermarché. Une autre tentation consiste à la réduire à l'histoire de la philosophie : au lieu de mener la discussion des grands problèmes philosophiques, on en fait l'histoire en restant courtoisement à l'écart du débat lui-même. C'est particulièrement frustrant pour l'étudiant intelligent et talentueux qui est précisément motivé par la conception et la discussion d'idées sur ces différents problèmes. Dans les deux cas, il y a désorientation et incompréhension manifestes fondamentales de la nature de la philosophie.

Je le répète : puisque la philosophie n'a pas de contenu, il faut enseigner les problèmes qui la constituent, des plus accessibles aux plus difficiles. Outre la maîtrise des connaissances du domaine concerné, il faut informer l'étudiant de l'état actuel de la discussion sur ce problème : de même qu'un physicien ou un historien ne peut ignorer les réponses de ses collègues aux problèmes qui le préoccupent, le philosophe ne peut ignorer celles des autres philosophes. Enfin, de même que l'historien doit savoir comprendre un document ou un physicien

savoir faire une expérience ou comprendre une formule, pour pouvoir discuter des problèmes, l'étudiant en philosophie doit acquérir des éléments de logique formelle et informelle.

Problèmes, argumentation, analyse

Quand l'enseignement de la philosophie est de qualité, l'étudiant en sort en sachant mieux penser, effectuer des distinctions, détecter et éviter les erreurs de raisonnement, évaluer des opinions opposées et prendre des décisions informées et réfléchies. Il est évident que ceci est d'une importance fondamentale pour la vie publique et culturelle de n'importe quelle société civilisée.

L'étude de la philosophie commence par la compréhension graduelle d'un problème déterminé ou d'un ensemble de problèmes philosophiques. En quoi consiste réellement par exemple le problème du libre arbitre ? Comment pouvons-nous le formuler précisément ? Qu'est-ce qui est en cause ? Pour quelle raison est-ce important ? N'aurait-il pas pour point de départ une confusion, ne s'agirait-il pas plutôt d'un faux problème ?

Une des manières de tenter de comprendre un problème consiste à connaître ce que quelques grands philosophes classiques et contemporains ont pensé ou pensent de ce problème. On constate souvent qu'ils ont compris le problème de façon sensiblement différente. Une des orientations est-elle meilleure que les autres ou non ? Pourquoi ? En confrontant la manière dont différents philosophes ont formulé un problème avec notre propre appréhension de ce problème, nous approfondissons notre compréhension, nous établissons des distinctions et nous évitons des confusions.

A leur tour, les solutions proposées doivent être jugées. Nous devons les penser, les analyser avec attention, vérifier toutes les étapes sur lesquelles elles s'appuient et voir si le problème est réellement résolu ou seulement déguisé, pour réapparaître intact sous un autre aspect. L'étudiant de philosophie qui compare ces théories forme, sur elles, sa propre opinion fondée et informée ; et, s'il est créatif, il produit avec les années sa propre conception.

Les théories philosophiques s'appuient sur des arguments, ce qui constitue une différence supplémentaire avec les autres disciplines. Les raisonnements des physiciens recourent à deux types d'aide : l'expérience empirique et les mathématiques. Les expériences leur permettent de tester leurs théories, de vérifier si la réalité est bien comme la théorie le dit. Les mathématiques permettent de donner une plus grande rigueur à ces théories et d'en tirer des conséquences mathématiques. La philosophie, au contraire des autres disciplines, ne dispose pas de tests empiriques, de laboratoires, d'observations, de statistiques ou d'autres données pas plus qu'elle ne s'appuie sur des raisonnements simplement mathématiques et formels. Tout ce qu'a la philosophie, ce sont les résultats des autres sciences et sa capacité à réfléchir de manière rigoureuse et minutieuse sur les problèmes. Elle le fait grâce à l'argumentation. Celle-ci diffère certes de la méthode formelle de présentation

de la preuve utilisée en mathématique ou en physique mais est la seule ressource de la philosophie et doit être menée sous une forme aussi rigoureuse que possible, d'où la nécessité de connaître la logique formelle et informelle pour éviter les confusions et les erreurs.

Réhabiliter la dispute

Une compréhension correcte de la nature de la philosophie suppose donc que son enseignement permette à l'étudiant de comprendre clairement les problèmes, les théories et les arguments philosophiques et de former sa propre opinion fondée sur ce qu'elle est. Incité à développer sa pensée autonome, il devra être capable d'effectuer des distinctions pertinentes, savoir défendre ses idées, connaître les arguments opposés et leur répondre de manière adéquate et responsable, expliquer pour quelle raison sa position est meilleure que les premières. Il devra savoir argumenter sans commettre d'erreur, être capable de réagir à des contre-arguments et à des contre-exemples, dominer les détails techniques et les subtilités des théories et des arguments plus complexes.

Un enseignement de philosophie de qualité n'est pas possible sans un espace pour que l'étudiant discute de ses idées. Au King's College de Londres, chaque étudiant a un tuteur dont le rôle est de l'obliger à prendre une position et à savoir la défendre. Chaque semaine, l'étudiant a une séance privée d'une heure ou dans un groupe d'au maximum quatre ou cinq étudiants, au niveau de la licence. Après avoir lu deux ou trois textes classiques ou contemporains sur un thème, il écrit un petit essai d'une page où il répond à une question. L'unique objectif de la séance est de faire dire à l'étudiant ce qu'il pense et de lui faire défendre ses idées, au lieu de régurgiter celles des autres. Il apprend ainsi, par la pratique, à faire de la philosophie : il apprend à discuter des idées philosophiques, à revoir ses positions et à prendre en considération des contre-arguments et des contre-exemples, il apprend à voir des alternatives, il éprouve combien il est difficile de défendre ses idées. L'étape de la discussion philosophique ne doit pas être négligée : sans cette étape, il n'y a pas de bon enseignement de la philosophie.

Il est clair qu'il y a d'autres moments dans l'enseignement de la philosophie : l'exposition, par le professeur, des problèmes, des théories et des arguments philosophiques ; la rédaction de brefs essais d'exposition et non de discussion, c'est-à-dire d'essais dans lesquels l'étudiant formule un problème, une théorie ou un argument sans nécessairement les discuter. Mais en général on demande toujours des essais mixtes. L'étudiant finit par sentir lui-même que, s'il formule mal les théories qu'il cherche à discuter, son travail sera mal noté précisément parce qu'il discute une idée que personne ne défend ; s'il formule mal un problème, sa solution sera intenable parce qu'on ne peut pas fonder un résultat sur une confusion. Cette méthode consistant à combiner les choses est conforme à la nature humaine et à la nature de la philosophie elle-même : il est très difficile d'étudier un problème, une théorie ou une argumentation déterminée sans commencer sur le champ à avoir des idées sur tout cela. Une telle orientation doit être encouragée même si elle montre que toutes nos idées

ne sont pas bonnes. En vérité, l'étudiant perçoit rapidement que la majeure partie de nos idées ne vaut rien mais, comme il faut bien commencer par un bout, il vaut mieux commencer par nos erreurs puis passer le plus vite possible à des idées meilleures.

Pour un enseignement de la philosophie vivante

Dans un mauvais enseignement de la philosophie, l'étudiant ne se sent jamais impliqué dans les choses qu'il produit lors des examens ou des travaux de fin de cycle ; il est capable d'écrire des pages très académiques sur Davidson ou Heidegger mais si autour d'un café on lui demande ce qu'il pense réellement de tout cela... ou il ne pense rien ou il pense des inepties parce qu'il n'a jamais vraiment réfléchi à la question. Il s'est limité à faire un rapport comme je suis capable de lire un livre de médecine du XVIIIe siècle et d'en faire une fiche sans jamais me demander si je suis d'accord ou non avec lui, mon travail relève du simple formalisme qui n'a rien à dire. Voilà ce que l'enseignement de la philosophie ne doit pas être. En vérité, aucun enseignement ne doit être comme cela, quelle que soit la discipline. Mais, dans les autres, on le remarque moins car il y a un grand nombre de contenus techniques derrière lesquels se dissimulent aisément le formalisme creux et la pure incompréhension.

Les idées et les problèmes sont des choses vivantes, que ce soit en philosophie, en physique ou en musicologie, ce ne sont pas des curiosités mortes dans le musée décrépi des neurones endormis, des phrases qui s'alignent l'une après l'autre pour avoir la note qui donnera le diplôme qui donnera l'emploi qui donnera la maison, la voiture et un carré confortable dans le cimetière de la paroisse. Un être humain est sans aucun doute plus que cela. L'enseignement de qualité aussi : c'est ce qui fait de nous des êtres humaines, des êtres intelligents, curieux, perplexes sur l'univers et nous-mêmes, brûlant de connaître, qui cherchent à résoudre des problèmes, créer des théories, les évaluer, les discuter, accroître un peu notre compréhension des choses pour pouvoir mourir légèrement moins stupides que lorsque nous sommes nés et pour que ceux qui nous succéderont puissent partir de quelques marches au-dessus de nous dans le chemin qui fait de nous des hommes.

Desidério Murcho, King's College de Londres

